

L'église grandit au souffle de l'Esprit

à partir du livre des Actes des Apôtres

1 - Une Eglise qui agit au nom et par la puissance du Christ

(Ac 3,1-16)

Jésus vient de quitter ses disciples, c'était l'Ascension. L'équipe apostolique s'est complétée par l'adjonction de Matthias, et surtout les Douze viennent de recevoir le don de l'Esprit Saint, c'était la Pentecôte. Pierre vient de faire son premier discours, nourri de nombreuses citations de l'Ancien Testament – discours assez brillant d'ailleurs. Un discours étonnant de la part de ce simple pécheur galiléen qui parlait rarement et brièvement dans les évangiles. Pierre s'affirme non seulement comme le chef des apôtres mais aussi comme leur porte-parole. Faut-il voir dans cette transformation soudaine le premier effet du don de l'Esprit ? Et pourquoi pas ? En termes d'aujourd'hui, cela s'appelle croire à la grâce efficace des sacrements ... à condition évidemment que l'homme soit consentant et disponible. Osons-nous croire à l'action de Dieu en nous et chez les autres ? Toujours est-il qu'à Jérusalem, les premières conversions ont lieu, la première communauté chrétienne s'agrandit et semble encore très unie, tout va donc pour le mieux.

Mais ce tableau plutôt idyllique peut comporter un double danger. Le danger de rester entre soi : on est si bien ensemble dans cette communauté si harmonieuse. Et le danger d'en rester aux discours, aussi pieux soient-ils. Or, un discours qui ne se traduit pas en actes n'est ni crédible ni satisfaisant. *Petit enfants, n'aimons pas de paroles et de langue, mais en actes et dans la vérité*, écrira saint Jean dans sa première épître (1 Jn 3,18). Comme souvent, ce sont les événements qui vont bouleverser les choses.

En effet, nous allons assister au premier miracle effectué par les apôtres depuis l'Ascension. Je dis : depuis l'Ascension, car rappelons-nous le retour des disciples dans l'évangile de Luc : *les soixante douze disciples revinrent dans la joie, disant : Seigneur, même les démons nous sont soumis en ton nom* (Lc 10,17) Ici, il s'agit de Pierre, assisté d'un Jean toujours à la fois présent et discret. Un exemple à méditer ... Premier « miracle », je préfère utiliser le mot « signe », pensez à la finale de l'Évangile de Jean : *Jésus a opéré bien d'autres signes qui ne sont pas rapportés dans ce livre. Ceux-ci l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour que, en croyant, vous ayez la vie en son nom* (Jn 20,30-31). Cette phrase de Jean est la clé de lecture de ce qui va se passer à la Belle Porte du temple ce jour-là.

Pierre et Jean montent donc au temple : les premiers chrétiens n'ont pas encore opéré de rupture avec leurs racines juives. L'infirme est à la porte du temple, c'est normal : pour la loi juive il était impur, donc interdit d'accès à l'intérieur. Il sollicite ceux qui entrent, on voit ça tous les Dimanches à la porte des églises. Mais les choses ne vont pas du tout se

passer comme d'habitude. De ce récit bref mais très riche, je retiens deux aspects pour ce qui nous intéresse ici.

D'abord, **qui fait quoi et au nom de qui** ? Réécoutons Pierre : *au nom de Jésus Christ, le Nazôréen, marche !* Et un peu plus loin : *pourquoi nous fixer, nous, comme si c'était par notre puissance ou notre piété personnelles que nous avons fait marcher cet homme ?*

Je crois que nous touchons là un point essentiel de l'authenticité d'une vie d'Eglise. Pierre reprend à son compte ce que disait autrement Jean Baptiste : *celui qui vient après moi est plus fort que moi, et je ne suis pas digne, en me courbant, de délier la lanière de ses sandales* (Mc 1,7). Cette phrase de Jean-Baptiste – avec ses variantes – fait d'ailleurs partie des rares phrases que l'on retrouve dans les quatre évangiles, c'est dire son importance. Dans l'Eglise, qui que nous soyons, ce n'est jamais en notre nom que nous agissons. Autant il est nécessaire que de fortes personnalités se dégagent dans l'Eglise pour y être des moteurs, des déclencheurs, des éveilleurs, des témoins, des prophètes, autant il est anormal de tomber dans le culte de la personnalité. On retrouve cela un peu plus loin dans les Actes des Apôtres : Paul et Barnabé sont à Lystre, ils viennent de remettre debout un infirme de naissance (tiens, ça nous rappelle quelque chose ...). Ecoutez la suite, c'est du grand spectacle : *à la vue de ce que Paul venait de faire, des voix s'élevèrent de la foule : « les dieux sont descendus jusqu'à nous ».* Ils appelaient Barnabas « Zeus » et Paul « Hermès » car c'était lui le porte-parole. Le prêtre de Zeus hors les murs, d'accord avec la foule, voulait offrir un sacrifice. Les apôtres Barnabas et Paul déchirèrent leur manteau et se précipitèrent vers la foule en criant : *« Oh ! Que faites-vous là ? Nous aussi nous sommes des hommes, au même titre que vous ! La Bonne Nouvelle que nous vous annonçons, c'est d'abandonner ces sottises pour vous tourner vers le Dieu vivant »* (Ac 14,8-15)

On retrouve cela sous une autre forme dans la 1^o épître aux Corinthiens : *chacun de vous parle ainsi : moi j'appartiens à Paul. – moi à Apollos. – Moi à Céphas. – Moi à Christ. Le Christ est-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ?* Et Paul de conclure : *Paul, Apollos ou Céphas, le monde, la vie ou la mort, le présent ou l'avenir, tout est à vous, mais vous êtes à Christ, et Christ est à Dieu* (1 Co 1,12-13 et 3,22-23). On ne peut pas être plus clair.

C'est donc **au nom de Jésus et par la puissance de Jésus** que les apôtres agissent. Dans la Bible, le nom, c'est bien plus que l'identité : c'est la personne elle-même, c'est son être, sa force. Le nom de Jésus par lequel les apôtres agissent est donc son pouvoir divin. Le nom de Jésus est source de vie et source d'action pour tout homme qui croit en Lui. Car l'homme ne peut rien faire au nom du Christ sans la foi. Rappelez-vous cet passage étonnant de l'évangile de Marc : Jésus est à Nazareth, donc chez lui, et il est rejeté par les siens : *Jésus leur disait : « un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison ».* Et il ne pouvait faire là aucun miracle ; pourtant il guérit quelques malades en leur imposant les mains ; et il s'étonnait de ce qu'ils ne croyaient pas (Mc 6,4-6)

Agir au nom de Jésus. On retrouve cette expression au moins 10 fois dans les Actes des Apôtres, on la retrouve ailleurs dans le Nouveau Testament (par exemple dans la peu connue 3^e épître de Jean). Or, le nom de Jésus veut dire « Sauveur », « Dieu sauve ». Pensez à l'annonce de l'ange Gabriel à Joseph en st Matthieu : *(Marie) enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés* (Mt 1,21). Lorsque les apôtres guérissent *au nom de Jésus*, c'est donc pour manifester que Jésus est bien celui qui sauve les hommes. Les signes accomplis par les disciples ne sont pas là pour asseoir leur autorité ou leur prestige, mais pour désigner Celui dont ils tirent leur force. Savons-nous nous effacer derrière Celui que nous servons ?

Nous avons donc vu que c'était *au nom de Jésus* que les disciples agissaient. Reste à se demander : ils agissent **pour faire quoi et pour montrer quoi** ?

Première remarque : Pierre et Jean ne répondent pas directement à la demande de l'infirmes. Lui leur demande ce qu'ils n'ont pas, à savoir de l'argent. Mais ils veulent lui donner autre chose, et bien plus que de l'argent. Satisfaire les besoins immédiats n'est pas une fin en soi. Donner, c'est donner de soi-même : *ce que j'ai, je te le donne*, mais ce que Pierre donne n'est pas matériel. Cela ne veut pas dire qu'il faut négliger le don matériel, mais qu'il n'est pas suffisant même s'il est nécessaire. On connaît les innombrables variantes du proverbe asiatique : « si tu donnes un poisson à un homme, il se nourrira une fois ; si tu lui apprends à pêcher, il se nourrira toute sa vie ». Ce que le Cardinal Lustiger commentait ainsi : « oui mais si entre temps il est mort de faim, vous aurez l'air malin ». Il n'en reste pas moins que nous n'en sommes pas quittes avec la charité du Christ en donnant de l'argent.

Deuxième remarque : le contenu de ce premier signe accompli par Pierre. Il n'est évidemment pas dû au hasard. L'ordre : *Marche !* et le geste qui l'accompagne : *le prenant par la main, il le fit lever*, se retrouvent très souvent dans les paroles et les gestes de Jésus. Il est donc logique de les retrouver dans les Actes des Apôtres si l'on considère que les Apôtres ne font rien d'autre que continuer, prolonger l'action de Jésus. *Se lever, se mettre debout*, nous le savons, c'est le même mot que *ressusciter*, qui se traduit littéralement « se relever d'entre les morts ». Dès lors, notre mission est claire : **il s'agit pour nous, au nom du Christ et avec la force du Christ, de mettre nos frères debout**. On pense à la formule de st Irénée de Lyon, au II^e s : « la gloire de Dieu c'est l'homme vivant ».

Ce qui nous pose une question : comment pouvons-nous être « miracles », autrement dit être signes pour le monde ? En quoi aidons-nous au nom du Christ des hommes à se remettre debout, à trouver ou retrouver leur dignité d'enfants de Dieu ? La mission de l'Eglise est au nom de Jésus d'apporter le salut à tout homme, quel qu'il soit, pour qu'il prenne sa place dans le peuple de Dieu : *il entra avec eux dans le temple, marchant, bondissant et louant Dieu*. Et nous devons sans cesse vérifier, dans la prière, l'examen de conscience, la correction fraternelle (autrement dit le dialogue loyal et sincère avec des frères), que nous ne détournons pas surnoisement ou inconsciemment les choses à notre propre profit. Comme le dit la devise des Jésuites : *ad majorem Dei gloriam*, pour la plus grande gloire de Dieu. Le Christ sera à nos côtés, oui, à condition que nous ne le laissions

pas à la porte : *là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* (Mt 18,20).

2 - Une Eglise qui tient compte des gens tels qu'ils sont

(Ac 17,16-34)

La vie d'apôtre n'était pas de tout repos ... Sans se laisser abattre par les épreuves et les échecs, Paul et ses compagnons, de ville en ville, annoncent cet Evangile qui leur brûle le coeur. Mais à public identique, réactions différentes : Paul et son compagnon Silas viennent de vivre consécutivement un demi-échec et une demi-réussite, et dans les deux cas en s'adressant aux Juifs dans les synagogues. A Thessalonique, Paul a tenté de convaincre son auditoire que Jésus est le messie annoncé par la Bible. Son discours a séduit quelques Juifs et aussi des Grecs qui étaient là parce qu'intéressés par la religion juive, notamment des femmes. Mais Paul et Silas ont dû fuir en catastrophe devant la colère des Juifs et ils ont trouvé refuge à Bérée où, note sobrement saint Luc, les Juifs, *plus courtois que ceux de Thessalonique, accueillirent la Parole avec une entière bonne volonté*. Là aussi, il y a des conversions de Juifs et de Grecs, *en nombre appréciable* note saint Luc. Au passage, l'auteur du livre des Actes insiste bien volontiers sur la conversion des Grecs (lui-même est grec) mais aussi sur la grande capacité des femmes à se convertir et à être actives dans la vie de l'Eglise. A bon entendeur, salut ...

Il n'en reste pas moins que le même discours – ici celui de Paul – adressé à des gens sinon identiques du moins très semblables ne produit pas les mêmes effets : certains adhèrent, d'autres non. La foi ne se déverse pas d'un esprit dans un autre, il n'y a pas d'automatisme de la transmission de la foi. Ce qui est intéressant, c'est que le discours de Paul part très exactement des préoccupations de son public : parler à des Juifs du Messie, ce Messie qu'ils attendent avec tant d'impatience, c'est logique. Leur dire *le Messie, c'est ce Jésus que je vous annonce*, c'est logique de la part du chrétien que Paul est devenu. Mais cela n'entraîne pas l'adhésion pour autant. Il nous faut renoncer à toute idée d'évidence de la transmission de la foi, que ce soit de génération en génération ou autrement. Il nous faut aussi renoncer à rêver : dire ce que nous croyons ne convertit pas forcément les autres ... Ce n'est pas pour autant qu'il faut se taire, mais il faut accepter de ne pas être entendu malgré notre désir légitime de transmettre. C'est parfois une souffrance. C'est le prix de la liberté.

Quoi qu'il en soit, une fois de plus, il va y avoir de l'agitation à Bérée suite à une expédition punitive des Juifs de Thessalonique, ce qui oblige Paul à sauter dans un bateau, et il va filer jusqu'à Athènes.

Athènes, c'est déjà à l'époque une des grandes villes du bassin méditerranéen. Sans doute plusieurs centaines de milliers d'habitants. Nous qui sommes parfois découragés par les difficultés de l'Eglise à Paris, mesurons-nous combien la situation était alors infiniment plus difficile ... et est aujourd'hui beaucoup plus difficile ailleurs que chez nous ? Regardons ce qui se passe pour les chrétiens dans beaucoup de pays du Moyen Orient, d'Afrique ou d'Asie. Regardons aussi le véritable désert chrétien que deviennent certaines régions de France. Ce qui peu d'ailleurs interroger sur la faim spirituelle des Français ? A

Paris, le moins qu'on puisse dire, c'est que les lieux d'Eglise et les propositions chrétiennes ne manquent pas ! Trouver une messe ou une conférence est un jeu d'enfant. Allez simplement en banlieue, même pas si lointaine !

Lorsque Paul arrive à Athènes, il n'y a sans doute pas de chrétiens dans la ville. Cette ville intellectuelle est sous le contrôle de l'Aréopage, conseil d'hommes chargés de veiller sur l'Université. Une ville où le débat d'idée, le débat religieux était non seulement monnaie courante mais occupation quotidienne, saint Luc lui-même le souligne. Un contemporain de Paul, Pétrone, écrivait avec humour : « à Athènes il est plus facile de rencontrer un dieu qu'un être humain » ! Les Parisiens d'aujourd'hui n'ont – ou ne prennent - guère le temps du débat d'idées, et la question religieuse semble souvent bien loin de leurs préoccupations. En même temps, soyons honnêtes, il est difficile de méditer sur l'existence de Dieu dans une rame de la ligne 13 à 6 h du soir !

Paul va donc se mêler aux joutes oratoires locales. Il va tenter sa chance, qui ne risque rien n'a rien : ne sommes-nous pas parfois un peu frileux dans le témoignage de foi ? Deux remarques :

- d'abord le coup de cœur de Paul : *il avait l'âme bouleversée de voir cette ville pleine d'idoles*. Les idoles d'aujourd'hui ne sont plus les mêmes mais elles sont aussi nombreuses. Cela nous bouleverse-t-il ?
- ensuite le fait que, pour la première fois, Paul s'adresse et aux Juifs et à tous les autres. Les Juifs, il les connaît, et pour cause : il en fait partie. Mais il va aussi vers les autres. Osons-nous sortir de nos petits cercles de relations ?

Le discours de Paul se passe sur *la place publique*. Il s'agit de ce lieu des villes hellénistiques appelé l'agora, où se réglaient les affaires et se rendait la justice. Dans les grandes cités comme Athènes, c'était aussi le lieu de discussion, d'échanges intellectuels. Le lieu est donc très bien choisi : il faut tenir compte des réalités du monde dans lequel nous vivons. Je crois par exemple qu'une des belles intuitions des diocèses d'Ile-de-France a été l'implantation d'un lieu d'Eglise sur le parvis de la Défense : on est là au cœur de la plus forte concentration de cadres, de décideurs de France. Et ce lieu – Notre Dame de Pentecôte – a des horaires et des activités qui sont en phase avec la vie des dizaines de milliers de personnes qui travaillent là, type brèves conférences à l'heure du déjeuner. Avons-nous le souci, dans nos propositions, de chercher ce qui correspond à la vie des gens telle qu'elle est ?

Face à ces polythéistes que sont les Grecs, comme dans les synagogues, Paul va partir de ce qui intéresse son auditoire. Mais ça va être un dialogue de sourds : pour les Grecs, qu'ils soient stoïciens, épicuriens ou autres, l'idée d'une résurrection corporelle était totalement étrangère. Tant que Paul ne parle pas de résurrection, les gens l'écoutent. Une fois de plus, c'est la Résurrection qui pose question. Et c'est pourtant le cœur de notre foi

...

L'introduction du discours de Paul est astucieuse : les Grecs dédiaient des stèles et des autels aux dieux inconnus (c'était une mesure de prudence pour éviter de vexer telle ou telle divinité que l'on aurait par mégarde oubliée). Eh bien, dit Paul, ce dieu inconnu, je viens vous dire qui il est.

Son discours part d'une question universelle : celle de la Création. Puis, dans son développement, Paul multiplie les références et les allusions à des écrivains grecs. Être chrétien ne dispense pas d'être cultivé ! Il aborde des questions débattues par les stoïciens : où trouver les dieux, est-ce que ceux-ci ont besoin de quelque chose, etc. Il fait référence à la tradition biblique de l'unité du genre humain (tous les hommes descendent d'Adam), qui est proche de la vision stoïcienne de l'humanité. Paul va donc vraiment chercher ses auditeurs au plus près de leurs préoccupations pour leur présenter la foi chrétienne et essayer de susciter leur adhésion. Curieusement, là, il ne parle ni de la vie ni de la mort de Jésus, il passe directement à la Résurrection, liée au jugement du monde. Et c'est là que ça coince, Paul se fait rire au nez. La résurrection des morts, et puis quoi encore ? Le monde hellénistique sera d'ailleurs difficilement perméable à l'Évangile, qui aura du mal à s'implanter : il y a trop de différences quant à la conception de l'homme, à sa relation au divin, etc.

Échec donc pour la prédication de Paul. En même temps, ce n'est pas un échec total : Luc note quelques conversions. Comme quoi il ne faut jamais se décourager. Les catéchistes, mais aussi les parents ou les grands parents ont parfois l'impression d'avoir perdu leur temps, d'avoir parlé dans le vide. Mais Dieu seul sait ce qui se sera enraciné et germé peut-être un jour.

Quelles leçons tirer de cette brève expérience athénienne de Paul ? J'en retiens trois.

- la première est qu'il n'est pas toujours facile d'évangéliser ceux qui ont le savoir. Le christianisme s'enracinera plus facilement à Corinthe, la ville cosmopolite et populaire, où Paul se rendra immédiatement en quittant Athènes. Peut-être, pour accueillir l'Évangile, faut-il être en situation de manque, de demande, de faim spirituelle, et que ce n'est pas toujours évident pour ceux qui ont le savoir ? Ce constat parcourt d'ailleurs l'Évangile. Se convertir demande donc de reconnaître en soi une soif, un creux, un manque. Ce vide que ne ressentent pas forcément ceux auxquels Paul s'adresse, ni les Juifs bardés de certitudes, ni les intellectuels d'Athènes incapables d'entendre un discours qui remet en cause leur vision de l'homme et du monde. Il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ...
- La seconde leçon est que pour être entendu, il faut effectivement tenir compte des gens tels qu'ils sont : Paul ne parle pas aux Grecs comme aux Juifs. La Parole est faite pour s'incarner. On ne s'adresse pas de la même manière à tous les publics, ce qui est d'ailleurs une des leçons du récit de la Pentecôte (Ac 2). Mais ce n'est pas pour autant une garantie de succès. Soyons passionnés, soyons intelligents, mais soyons aussi très humbles ...

- La troisième leçon est que la foi ne dispense pas d'essayer de comprendre et de réfléchir : Paul va tenir compte de cette expérience plutôt malheureuse. En effet, après ce quasi échec à Athènes, les discours de Paul vont évoluer et partir beaucoup plus clairement de la vie, de la mort et de la résurrection du Christ. Car tel est bien le cœur de notre foi : évangéliser, ce n'est pas faire des croyants, c'est faire des chrétiens. Ce nom de « chrétiens » a été donné aux disciples du Christ pour la première fois à Antioche (Ac 11,26) : il traduit le grec *christianos* qui est fondé sur le mot *Christ*. Les chrétiens sont donc un groupe religieux nouveau qui se réclame de quelqu'un, ce *Jésus qu'on appelle Christ* (Mt 1,16). Là est le point central de notre foi, autour duquel tout le reste s'articule. Ce point central, un chant bien connu le résume parfaitement : « Christ est venu, Christ est né, Christ a souffert, Christ est mort, Christ est ressuscité, Christ est vivant, Christ reviendra, Christ est là ». Est-ce bien pour nous le cœur de notre foi ?

3 - Jalons pour une communauté d'Eglise

Les sommaires des Actes : 2,42-47 ; 4,32-35 ; 5,12-15

Dans l'évangile de Matthieu, Jésus avait inauguré sa vie publique par un long discours, lequel commençait par les Béatitudes, sorte de « feuille de route », de charte de la vie chrétienne.

Dans les Actes des Apôtres, saint Luc parsème le début de son récit de petits tableaux présentant **l'idéal de vie d'une communauté chrétienne**. On en retient généralement trois principaux, que l'on appelle les « sommaires » des Actes. Ils sont situés au démarrage du livre, autrement dit avant le début de l'activité missionnaire des premiers chrétiens : malgré le don de l'Esprit à la Pentecôte, les disciples du Christ n'ont pas encore quitté Jérusalem. C'est donc un peu comme si saint Luc disait : « voilà ce que les disciples ont à vivre, mais aussi à annoncer et à construire ». Mais on sait par ailleurs (grâce aux Actes des Apôtres mais surtout grâce aux lettres de Paul) que les premières communautés chrétiennes ne respecteront pas forcément à la lettre la feuille de route en question, c'est le moins qu'on puisse dire Petit florilège des colères pauliniennes :

Les gens de Chloé m'ont appris qu'il y a des discordes parmi vous ... Le Christ est-il divisé ? (1 Co 1,11.13)

On entend dire partout qu'il y chez vous un cas d'inconduite, et d'inconduite telle qu'on ne la trouve même pas chez les païens, et vous êtes enflés d'orgueil ! (1 Co 5,1-2)

Lorsque vous avez un différend entre vous, comment osez-vous le faire juger par les païens et non par les saints ? (1 Co 6,1)

J'admire avec quelle rapidité vous vous détournez de celui qui vous a appelés pour passer à un autre évangile (Gal 1,6)

Lorsque Pierre vint à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, car il s'était mis dans son tort (Gal 2,11)

O Galates stupides, qui vous a envoûtés alors que sous vos yeux a été exposé Jésus Christ crucifié ? (Gal 3,1)

Vous me faites craindre d'avoir travaillé pour vous en pure perte ! (Gal 4,11) Nous vous ordonnons, frères, au nom du Seigneur Jésus Christ, de vous tenir à distance de tout frère qui mène une vie désordonnée et contraire à la tradition

(2 Thes 3,6)

Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus ! Or, nous entendons dire qu'il y en a parmi vous qui mènent une vie désordonnée, affairés sans rien faire (2 Thes 3,10-11)

Alexandre le fondeur a fait preuve de beaucoup de méchanceté à mon égard. Le Seigneur lui rendra selon ses œuvres (2 Tim 4,14)

La première fois que j'ai présenté ma défense, personne ne m'a assisté, tous m'ont abandonné (2 Tim 4,16)

Prenez garde aux chiens ! Prenez garde aux mauvais ouvriers ! Prenez garde aux faux circoncis ! (Phil 3,2)

Je vous exhorte, frères, à vous garder de ceux qui suscitent divisions et scandales en s'écartant de l'enseignement que vous avez reçu ; éloignez-vous d'eux (Rom 16,17)
Etc !!!

Saint Luc lui-même ne cache pas les difficultés rencontrées par les premières communautés chrétiennes. On ne voit d'ailleurs pas comment il pourrait en être autrement : c'est avec des hommes et des femmes ordinaires que Dieu construit son Eglise. Juste après avoir donné en exemple Joseph Barsabas, qui vend le champ qu'il possédait et apporte le montant de la vente aux apôtres (Ac 4,36-37), saint Luc nous raconte l'histoire tout aussi édifiante - mais dans l'autre sens - d'Ananias et Saphira qui font la même chose que Joseph Barsabas, mais essaient de planquer une partie de l'argent. Du coup ils paient leur malhonnêteté et meurent, punis par Dieu. A mon avis, si les choses se passaient ainsi aujourd'hui, il y aurait beaucoup de décès du côté des marchés financiers ...

On lit aussi dans les Actes des désaccords, voire des querelles entre disciples, notamment entre Paul et Barnabé qui finissent par se séparer (Ac 15,36-40).

Ces sommaires ne doivent donc pas être pris comme des modèles à imiter, mais comme un idéal à atteindre. Nous pensons souvent qu'avant, c'était mieux. La jeunesse n'est plus ce qu'elle était, il n'y a plus de saison, il n'y a plus de bon pain, etc. Nous avons tendance à idéaliser le passé, et notamment les origines, quitte à refaire l'Histoire. C'est également vrai pour la vie de l'Eglise. Reconnaissons que ce n'est pas toujours complètement faux : la dérive et l'essoufflement sont des risques réels. Prenez l'exemple de la souffrance de François d'Assise lorsque, sur la fin de sa vie, il a vu son intuition de départ, intuition de pauvreté absolue, récupérée et transformée par l'institution romaine. Lui qui vivait dans des grottes ou des ermitages de fortune a vu, consterné, ses frères construire des couvents monumentaux. L'évolution est inévitable, mais sur quels critères la juger ?

Cela pose une question fondamentale : celle de la tradition. C'est un mot particulièrement piégé dans l'Eglise parce que source permanente de malentendus et de polémiques. Fidélité ne veut pas forcément dire immobilisme. J'aime la formule du Pape

Pie XI : « J'aime tellement les traditions que j'en invente de nouvelles » ! Est-il contradictoire d'être à la fois fidèle et novateur ? Cela mérite une réflexion qu'on n'a pas le temps de développer ici, mais je suis persuadé qu'on ne peut pas en faire l'économie. Sinon, on fonctionne à coup de réactions épidermiques et d'anathèmes réciproques, ce qui ne fait pas avancer grand chose.

Pour tenter de trouver des repères, revenons à nos « sommaires » des Actes. Ils dessinent les grandes lignes de la communauté chrétienne idéale, quoi qu'il en soit par ailleurs de leur application réelle dans les communautés du 1^o siècle. Au fond, Luc dit : « voilà vers quoi vous devez aller ». C'est comme pour la sainteté : on n'y parviendra jamais, ce n'est pas pour autant qu'il ne faut pas essayer d'avancer vers elle.

Lorsqu'on regarde de près les 3 sommaires, on s'aperçoit que, d'une part, chacun a un point d'insistance différent, mais fait référence aux autres, et que d'autre part les trois ont un point d'insistance commun.

- Le premier (2,42-47) insiste sur **la prière communautaire**
- Le second (4,32-35) insiste sur **le partage** des biens et la solidarité entre frères
- Le troisième (5,12-15) insiste sur **l'activité** des apôtres et sur les signes posés par ceux-ci

Commençons par le point d'insistance commun : c'est celui de **l'unité**. *Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis. La multitude de ceux qui étaient devenus croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Ils se tenaient tous, unanimes, sous le portique de Salomon* : l'unité des croyants, par delà leurs légitimes différences, est le signe, le critère de la qualité spirituelle d'une communauté chrétienne. Bien sûr, « unité » ne veut pas dire « uniformité » : prenez la liste des douze apôtres de Jésus, le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'étaient pas des clones les uns des autres ! Il saute aussi aux yeux que saint Pierre n'était pas saint Paul, ce qui n'empêche pas l'Eglise de les fêter ensemble. Cela nous renvoie cependant chacun à notre propre conscience : suis-je facteur de division ou facteur d'unité au sein de la communauté chrétienne ? Et que puis-je faire en ce sens ?

Détaillons les trois sommaires.

- Le premier sommaire évoque *l'enseignement des apôtres*. C'était tellement important que cela provoqua très vite la création du diaconat : *les Douze convoquèrent l'assemblée plénière des disciples et dirent : « il ne convient pas que nous délaissions la Parole de Dieu pour le service des tables. Cherchez sept hommes et nous les chargerons de cette fonction. Quant à nous, nous continuerons à assurer la prière et le service de la Parole »* (Ac 6,2-4). Peut-être faudrait-il dans les communautés chrétiennes d'aujourd'hui s'interroger sur ce qu'on demande aux prêtres ?

Luc parle de *fraction du pain et de prières*, c'est logique, mais avez-vous remarqué que juste avant, et donc en premier, saint Luc cite la *communion fraternelle* ? Car c'est entre

frères que l'on partage le pain et la prière. Il nous faut absolument sortir d'une vision individualiste de la messe (« mon Père j'ai manqué ma messe ») : la fraction du pain - la messe - est un acte communautaire, pas un acte de piété individuelle : pour cela, il y a le chapelet, l'adoration, la lectio divina, tout ce que vous voudrez.

Ils se rendaient chaque jour assidûment au temple, lieu de la prière commune : il est donc très peu question de prière individuelle. Cela ne veut pas dire qu'elle n'existait pas, et encore moins qu'elle ne doit pas exister. Mais cela veut dire que nous avons à retrouver le sens de la dimension communautaire de la prière, quelles que soient la nature et la taille de la communauté : famille, équipe, paroisse ...

Ils louaient Dieu : spontanément, notre prière est souvent une prière de demande, pour nous-même ou pour les autres, ou une prière de contemplation, d'adoration. Ce qui est très bien, mais n'oublions pas la prière de louange. Non pas pour nier les difficultés de la vie, mais pour chercher et affirmer la trace de la présence et de l'action du Seigneur dans notre vie et dans la vie du monde.

- Le deuxième sommaire insiste davantage sur **le partage** : *nul ne considérait comme sa propriété l'un quelconque de ses biens ; au contraire, ils mettaient tout en commun. Nul parmi eux n'était indigent, chacun recevait selon ses besoins, etc.*

Cet idéal, parfois surnommé « communisme évangélique », a inspiré les fondateurs de maintes congrégations religieuses. Il sert aussi de façade à des sectes qui sont en réalité des pompes à finances. Nous sommes là dans le domaine de l'utopie, au sens d'une réalité vers laquelle on tend. Mais il faut composer avec les réalités de chaque époque : ce qui peut être le choix de vie de quelques-uns n'est pas forcément réalisable ni souhaitable pour tous. Cela pose cependant une question que je crois essentielle : celle de la solidarité entre chrétiens. Globalement, les chrétiens sont généreux. Très généreux. Ce qui nous vaut d'avoir nos boîtes aux lettres remplies de sollicitations diverses, venant d'organismes d'Eglise ou d'ailleurs, tous fort estimables.

Mais je crois que nous aurions un effort d'attention à faire par rapport à ceux qui sont nos frères les plus proches, ceux que nous côtoyons à la messe, au catéchisme, à la chorale ou ailleurs dans la paroisse. Non pas pour ignorer ceux qui sont à l'extérieur, mais pour mettre en pratique le commandement du Seigneur Jésus : *à ceci tous vous reconnaîtrez pour mes disciples : à l'amour que vous aurez les uns pour les autres* (Jn 13,35). Sans faire de comparaisons qui n'ont pas lieu d'être, peut-être les catholiques pourraient-ils un peu s'inspirer de la solidarité que l'on trouve dans d'autres communautés, régionales, nationales, ethniques ou religieuses. Sans pour autant, et c'est là toute la difficulté de l'affaire, sans pour autant se fermer aux autres : je ne vais pas laisser mon voisin mourir de faim sous prétexte qu'il ne va pas à la messe ! Mais nous avons sans doute à retrouver le sens de la fraternité chrétienne, à la fois comme charité du Christ en actes et comme signe prophétique du Royaume.

- Le troisième sommaire insiste sur l'**activité** débordante et miraculeuse des apôtres. L'affaire est pour nous délicate : reconnaissons-le, le miracle nous gêne quelque peu. Pour comprendre ce dont il s'agit, l'image qui me vient à l'esprit est celle de Lourdes. 67 guérisons en 151 ans n'expliquent pas à elles seules les millions de pèlerins qui se succèdent là-bas sans discontinuer. Le miracle de Lourdes est double, et je crois qu'on retrouve exactement l'esprit et le sens des Actes des Apôtres :

a) le fait que les malades ont leur place. On ne les cache pas, on n'a pas honte de leur présence. *On en venait à sortir les malades dans les rues ... La multitude accourait (...) portant des malades* : c'est bien ce qui se passe à Lourdes. Signe que tout le monde a sa place dans l'Eglise, quel que soit son handicap ou son histoire. Signe prophétique du Royaume de Dieu. En sommes-nous convaincus ?

b) le fait que les chrétiens agissent : *beaucoup de signes et de prodiges s'accomplissaient par la main des apôtres*. Remplaçons le mot *miracle* par ce mot « signe », sens que d'ailleurs Jésus lui donne : le miracle, le signe est dans l'attention portée aux plus petits et aux plus faibles dans une société qui tend à ne regarder que les gens rentables et performants. Le miracle, le signe est dans la parole de l'Eglise pour défendre la vie. Le miracle, le signe est dans l'accueil de tous. Le miracle, le signe est dans les efforts pour donner ou rendre à chaque être humain sa dignité d'enfant de Dieu.

Au nom de Jésus, lève toi : telle est notre mission, notre responsabilité. Puisse-t-elle être notre fierté et notre joie !

Père Philippe BERNARD